

Les Hyènes sur la Piazza Grande, Djibril Diop Mambéty y a toujours pensé: comme un salut à Friedrich Dürrenmatt, qui est mort sans voir cette adaptation sénégalaise de La visite de la vieille dame, sélectionnée en compétition à Cannes



Djibril Diop Mambéty

Paroles de l'auteur de «Hyènes»

Djibril Diop Mambéty

Dakar, 1er août 1992

Bon séjour en Afrique, Monsieur Dürrenmatt.

Le grand Friedrich reste, arrive au rendez-vous sur la Piazza Grande. J'y viendrai aussi pour ce soir-là. Et David, Silvia et les Autres. Dürrenmatt est revenu maître parmi nous ici, en Afrique. Ce soir jeudi là, nous saurons sourire comme lui quand il le voulait bien, dire qu'être juste n'est pas un péché. J'arrive me recueillir devant la simple majesté.

Djibril Diop Mambéty

Vous avez dit que vous n'aimiez pas raconter des histoires; Hyènes, comme vos autres films, en raconte une, pourtant... alors pourquoi?

Parce que les histoires existent. Elles existent à tel point qu'on ne peut que les interpréter. En quinze ans de vie, par exemple, il se passe tellement de choses, que l'on ne peut pas raconter. Une histoire raconte exactement ce qui se passe en nous; alors que l'histoire est au-dessus de nous, parce que les nuages existent, parce que l'instant existe, parce que tout est avant toi, après toi, pendant toi et à jamais avec toi... j'ai quelque pudeur à dire que je suis un raconteur d'histoire. Je suis un littéraire, mais j'ai la flemme d'écrire. C'est le cinéma qui m'a choisi. Parce que je voulais toujours, toujours refaire *Le train sifflera trois fois*. Peut-être que si je n'avais pas vu ce film je n'aurais pas fait de cinéma; j'aurais écrit, peut-être. Pourquoi *Le train sifflera trois fois*?... parce que j'avais entendu si toi aussi tu m'abandonnes... En fait, c'est la solitude qui caractérise ma vie. Malgré moi. Dans *Touki Bouki*, c'est des hommes seuls. *Badou Boy*, c'est des gamins seuls. *Contras City*, c'est une ville seule. *Hyènes*, c'est un homme seul. Qui meurt en respiration, la cigarette au bec.

Tout me destinait donc à faire du cinéma; mais ma propre démarche ne me destinait pas à être un professionnel du cinéma. Et si je n'ai pas fait de films coup sur coup c'est parce que, vraiment, je n'en ai pas eu envie. De même que ce n'est pas le milieu du cinéma qui m'a causé

des problèmes pour faire de nouveaux films. Un jour, je me suis presque culpabilisé: je me suis dit que j'aurais dû faire plus de films. Mon désir profond était – et est toujours – de continuer le western que j'ai vu dans mon enfance.

Vous dites aussi que *Hyènes* est un film de trois mille ans d'histoire; le film n'appartient en effet pas à un temps défini, à une Afrique d'aujourd'hui, mais plutôt à un temps symbolique.

Vous avez dit trois mille ans... à la dernière bourse du temps, on se trouve maintenant à trente sept mille ans; trente sept mille ans, comme beaucoup plus, comme beaucoup moins, c'est un instant. Je ne sais pas: je n'ai pas encore connu la fraction de seconde de mourir, mais ce doit être quelque chose de superbement précis, donc de tout-à-fait imprécis, de tout-à-fait vague... Je me sens limité par rapport au temps tout court, je me sens limité par ma vie, mon physique.

Dès les premières images de *Hyènes*, l'on ressent une présence très forte des animaux: les éléphants (qui passent et que plus tard l'on dépêche), les vautours et les hyènes, bien sûr.

Mon rapport avec les animaux est nettement moins fort que celui que j'ai avec les enfants... mais il n'en est pas moins fort, parce que les animaux parlent un langage que je ne connais pas. Dans le cas d'espèce – ce film – j'ai voulu enfin unir l'Afrique dans tous ses éléments... Les animaux c'est vous et moi moins la

prétention, mais plus la sévérité, la certitude. Si vous entendiez notre Grand-mère, elle vous parlerait d'éléphants et de hyènes, rien que pour gloser sur l'autre, sur son voisin; vous y retrouverez tous les caractères que vous n'oserez pas définir chez les gens. Les animaux forment un monde tellement plus humble et tellement plus fort, parce qu'ils ne sont pas civilisés, ni ne prétendent l'être.

Vingt ans après la présentation de *Touki Bouki* à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes, vous y revenez en compétition officielle. Comment le ressentez-vous?

Je sens que quand un film est terminé il n'existe presque plus; et ça c'est une réalité que je commence à palpier. Quand j'étais jeune, c'est-à-dire que j'avais 27 ans et que que je faisais *Touki Bouki*, je pensais qu'un film était éternel. Mais le vent raconte mieux les choses que les êtres; les enfants dans leur sourire disent plus de choses que tous les orateurs. Je repartirai donc sans avoir bougé d'ici...

A Cannes, je n'ai pas beaucoup vu le film, je ne suis resté que jusqu'à la fin du générique; la salle était tellement vide de Dürrenmatt, mis à part les enfants, que je m'en suis allé dehors;

et puis mon rendez-vous était pris, quand même, sur la Piazza Grande. Avec mes petits doigts, je me promènerai dans les bois et je cueillerai quelques fleurs sauvages si possibles, et il y aura une plage, une page vide qui accueillera ces fleurs... ce seront celles-là, pour Dürrenmatt: ce film, son miroir, sa tentative de miroir. Je viens avec les mains pleines de gratitude. Je viens avec l'humilité qui sied à celui qui doit se présenter à un père aussi magnifique.

Nous avons eu dimanche dernier une première du film sur la plage de N'gor (*où babite Mambéty, ndr*). Il y avait des milliers d'enfants, des milliers vraiment. Il y avait la fête vraiment toute la journée, et puis le soir, la pluie, qui était très attendue, s'est mise à tomber sur l'eau et sur l'écran, des draps blancs. Au bistrot en face, où j'étais, j'ai regardé les enfants et j'ai pensé à Friedrich, à notre rendez-vous, pour notre verre de kirch annoncé sur la Piazza. A Neuchâtel (*où a vécu Dürrenmatt jusqu'à sa mort, ndr*), sur le tard, Friedrich a regretté de n'être jamais venu en Afrique. A partir de l'expérience de ce soir-là j'ai vu que nous, et les enfants de N'gor en tout cas, nous le garderions pour toujours.



Linguère Ramatou (Ami Diakhate) et Toko, sa suivante et garde du corps (Kaoru Egushi)

Histoire d'une rencontre par Djibril Diop Mambéty

Pourquoi *La visite de la vieille dame*? Pourquoi Friedrich Dürrenmatt? Une curieuse histoire qui remonte aujourd'hui d'il y a onze années.

A Dakar, je vivais dans les quartiers du port, entouré de prostituées. Ma boîte postale était la leur. Elles y recevaient leurs lettres, les mandats de tant de marins nostalgiques.

L'une d'elle me fascinait par sa grandeur. Tout le monde l'appelait Linguère Ramatou. (Linguère signifie Reine Unique dans notre langue; Ramatou est un oiseau rouge de la légende de l'Égypte noire pharaonique; un oiseau sacré que l'on ne tue pas impunément: il est l'âme des morts.)

On l'appelait Linguère Ramatou parce qu'elle ne «travaillait» pas dans les bas-fonds du port. Chaque vendredi, elle descendait des hautes sphères de la finance et partageait tout avec nous. Ces vendredis-là, tout le monde était au champagne. Linguère Ramatou était là. Vers minuit, après avoir payé discrètement les notes de chacun, elle disparaissait pour un prochain vendredi.

Un vendredi où elle n'est pas descendue, je lui ai imaginé une histoire. J'ai rencontré sa genèse.

Je la vois appartenir à un village antique. Elle a sept ans. Elle vit dans une humble maison auprès de son arrière-grand-père, de son arrière-grand-mère, de sa grand-mère, de sa mère. Son père s'en est allé. Linguère Ramatou, fille unique.

Une ombre planait sur toute cette famille. Elle était soupçonnée de sorcellerie. Le village l'accusait de tous ses maux. Une sécheresse terrible ravageait la contrée. C'est alors que le peuple décida de la supprimer, une nuit, par le feu. Aux premiers rayons du soleil, le peuple revint sur les lieux. La maison était devenue un amas de cendre blanc comme neige. Le peuple put constater le corps calciné des deux arrière-aïeux, de la grand-mère, mais... point de la petite Linguère.

On la chercha partout. En vain. La petite Linguère est introuvable. Le peuple prit une grande peur. Un vent soudain créa la panique. Un vent qui transporte les cendres dans l'air, blanchit les visages affolés. Le peuple ainsi vécu dans la hantise d'un retour de la petite Linguère.

Linguère Ramatou ne revint plus dans les bas-fonds du port. Et moi, je dus quitter mon appartement pour défaut de paiement. Nul ne sut où elle avait émigré. J'en restais là.

A Genève, l'année dernière, j'en repris de retourner à sa rencontre. C'est alors que me revient l'image d'une femme rencontrée au début des années soixante, au cinéma. Madame Ingrid Bergman, tout de blanc vêtue, descendant d'un train, dans sa ville natale. Dans *La rancune*, du réalisateur Bernhardt Wicki, d'après la pièce de Friedrich Dürrenmatt *Der Besuch der Alten Damen*. Je retrouve Linguère Ramatou, portée en triomphe par un grand poète germanique. Tout se confond et se prolonge. Il me revient la joie de rendre hommage à Friedrich Dürrenmatt.

(Ce texte d'introduction au scénario du film a été écrit par Djibril Diop Mambéty en octobre 1984, au début de la longue aventure des Hyènes, qu'il réalisera enfin en 1991-92)

Textes et entretien: Frédéric Maire